



MAGGIE NELSON MÉLANGE LES GENRES

découverte grâce à « une partie Rouge », cette Américaine impressionnée avec « les Argonautes », un captivant essai sur le genre, la maternité, le mariage. par Clémentine Goldszal



elle. dans votre essai, « les argonautes », vous êtes enceinte au moment où votre partenaire, harriet, prend un traitement hormonal et devient harry, votre mari. Quel effet cela a-t-il eu sur votre couple ?

maggie nelson. Beaucoup de couples se défont, de manière inexplicable, pendant la grossesse. C'est un moment très solitaire pour une femme. Harry et moi, chacun à notre manière, étions dans notre bulle, avec nos corps qui changeaient. Nos expériences étaient plus parallèles que conjointes, mais la vie à deux est ainsi, je crois, même en dehors des grossesses et autres transformations.

elle. votre fils, iggy, a 6 ans. devoir expliquer le monde à un enfant, avec des mots forcément simples, a-t-il influencé votre pensée ?

m.n. Je n'y pense pas en termes de simplicité. Quand je parle à mon fils, je suis plus préoccupée par la nécessité de mentir, ou de travestir la vérité, dans le but de le reconforter. Ce n'est pas ce que je voudrais faire

idéalement, mais, dans le monde dans lequel on vit, je ne peux pas lui assurer que rien ne changera, sinon en mieux. Mais je ne peux pas non plus lui dire : « Nous sommes condamnés, et tu pourras le constater par toi-même ! » Il faut trouver des moyens de le formuler différemment, plutôt dans le sens : « C'est un moment intéressant, et il y a beaucoup de choses à faire et à améliorer. »

elle. Cela a-t-il eu un impact sur votre écriture ?

m.n. Je ne crois pas. Le philosophe Wittgenstein racontait que lorsque des gens le voyaient toucher un arbre en se demandant à haute voix : « Je sais que c'est un arbre... Mais le sais-je vraiment ? », ils se disaient qu'il était soit fou, soit philosophe. Pour moi, regarder le monde à ce niveau primaire et stupide, c'est de la philosophie. Il y a quelque chose d'enfantin à constamment remettre en cause les certitudes.

elle. « les argonautes » est une enquête dans le monde de la pensée, l'histoire d'une femme – vous – qui cherche des solutions, des explications, dans l'œuvre d'autres auteurs. Croyez-vous qu'avec ce livre vous puissiez aider les gens à votre tour ? m.n. Je n'écris pas pour aider quiconque, à part moi-même, et je pense que c'est ce qui me permet d'écrire. Mais beaucoup m'ont dit que ce livre les avait aidés. Parfois en leur donnant simplement le sentiment qu'ils

n'étaient pas seuls. Beaucoup de gens qui n'ont pas une famille hétérosexuelle traditionnelle non seulement ne se voient pas souvent représentés dans la littérature, mais en plus, quand cela arrive, ne trouvent pas ces livres chroniqués dans les pages de ELLE ou du « Wall Street Journal ».

elle. le succès des « argonautes » vous a permis de rencontrer beaucoup de journalistes et de lecteurs. vous sentez-vous comprise par eux ?

m.n. Ça dépend du journaliste ou du lecteur ! Je vois très vite, à travers les questions qui me sont posées, la distance ou l'intimité que les gens entretiennent avec les concepts que je manipule. Ces notions sont tellement étrangères à certains qu'ils ne peuvent même pas lire le livre. J'ai fait beaucoup d'efforts, par exemple, pour décrire le changement de Harry, mon mari, le fait qu'il prenne de la testostérone, qu'il se fasse opérer, comme n'étant pas un « changement de sexe ». Je voulais exprimer son désir de demeurer dans un entre-deux non défini. Malgré tout, l'immense majorité des articles disent qu'il est « devenu un homme ».

elle. est-ce une déception, pour vous, que vos efforts pour dire clairement que ça n'est pas clair ne soient pas toujours récompensés ?

m.n. Je vois pourquoi ce n'est pas clair. Je pense que certains n'ont simplement pas l'espace mental pour en-

visager cet entre-deux. C'est une pensée qui est parfois littéralement hors de portée. Et cela a des effets politiques : si vous ne comprenez pas certaines personnes, ou ne faites pas l'effort d'essayer de les comprendre, vous finissez par nier qu'elles existent, comme le font certains régimes autoritaires avec les homosexuels.

elle. Que faut-il faire pour élargir cet espace mental ?

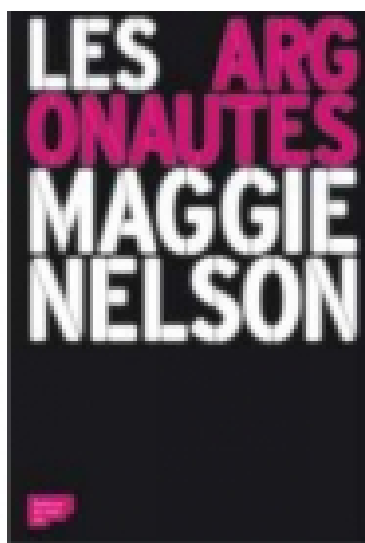
m.n. Il faut sortir de chez soi ! Quand on rencontre quelqu'un qui ne se conforme pas à ce qui est acceptable ou intelligible pour soi, on a le choix de l'accepter tel qu'il se définit, ou de prendre des mesures punitives pour le forcer à entrer dans la norme.

elle. pouvez-vous expliquer le concept du psychologue donald winnicott de « good enough mother » (« mère suffisamment bonne »), auquel vous êtes très attachée ?

m.n. Les gens aiment ce concept, et la communauté queer y a trouvé beaucoup de réconfort. Winnicott écrivait sur les bébés retirés à leur mère pendant la Seconde Guerre mondiale et envoyés à la campagne. Les queers se sont intéressés à son œuvre parce qu'elle posait une question : « Dans les cas où la famille nucléaire est démantelée, quel genre d'attitude maternelle est suffisant ? » Il faut que le bébé se sente en sécu-

rité, mais si vous le serrez trop fort, vous l'étouffez. Winnicott se demandait, littéralement, comment tenir un bébé pour qu'il survive. Cette question est séduisante, car elle prend en compte les diverses failles des mères qui, sans avoir besoin d'être tout, doivent être simplement « suffisantes » (« good enough »). Cela remet aussi l'accent sur l'idée que le bébé est un être à part entière, et que la mère doit l'accompagner dans sa propre existence et non le protéger de tout, ou projeter sur lui l'idée de perfection qu'elle pourrait avoir. C'est le tenir suffisamment bien pour qu'il survive, mais aussi lui laisser assez d'espace pour qu'il puisse devenir.

elle. Comment avez-vous mis ce concept en application ? essayez-vous d'être une mère parfaite ?



m.n. Non, je n'essaie même pas ! Les mères sont des êtres humains. Et un bébé n'est pas une page blanche. Celles qui ont plusieurs enfants le savent : même dans votre ventre, ils se comportent différemment. Donc, bien sûr, je fais de mon mieux, et je me déteste quand je trahis mes idéaux. Mais tous les parents du monde constatent, parfois dans la douleur, qu'ils ne font pas les choses comme ils l'imaginaient. Quand je suis en colère, je me surprends à dire exactement ce que mes parents me disaient quand ils me grondaient. Mais, être conscient de ce qu'on fait, c'est un bon début, ça permet de s'améliorer. ■

par Jean-Michel Thérout

(Éditions du sous-sol, 229 p.).

